

catégorie trop oubliée et négligée et montre que, comme en 1936, le patronat peut comprendre une crise et s'y adapter. Le CNPF, à commencer par son principal dirigeant d'alors, François Ceyrac, a pris la mesure de l'événement, cherché à transformer discours et pratiques sur les « relations sociales » qui deviennent « humaines », et facilité l'émergence, au fil des années 70, d'une « nouvelle idéologie patronale » qui vante les mérites de l'entreprise et tout particulièrement des PME. En définitive donc, une synthèse stimulante accompagnée d'un fort utile cédérom de documents réunis et commentés par des enseignants du secondaire qui permettent de compléter et d'illustrer la lecture.

Olivier Dard

CRUHL, université Paul Verlaine-Metz
olivierdard@orange.fr

Médias, journalisme

Jacques BLOCISZEWSKI, *Le match de football télévisé*.

Rennes, Éd. Apogée, coll. Médias et nouvelles technologies, 2007, 270 p.

Les chercheurs français ont trop souvent focalisé leurs études sur les émissions d'information et de fiction, négligeant quantité de programmes populaires comme les jeux, les variétés ou le sport. Il faut dire que le divertissement télévisuel est teinté d'un mépris séculaire qui en a fait l'objet de nombreuses critiques intellectuelles. Jacques Blociszewski prend le contre-pied de cette tendance qui innervait encore aujourd'hui nombre d'analyses sur la télévision en s'intéressant à au match de football télévisé. Pour l'auteur, l'évolution de la médiatisation de ce sport doit être regardée à la loupe, car elle offre à l'analyste un « authentique laboratoire technologique autant qu'un révélateur très fort des évolutions de l'audiovisuel » (p. 12). L'ouvrage qu'il propose se veut donc une somme fort détaillée qui, à défaut de présenter un panorama complet du football télévisé, s'appuie sur de nombreux exemples issus d'un corpus de matches vus sur différentes chaînes de télévision (Canal+, TF1, France Télévisions, M6 et Eurosport) et que l'auteur maîtrise parfaitement.

C'est donc preuve à l'appui que Jacques Blociszewski décortique l'évolution des procédés de filmage et de commentaires qui encadrent ces programmes. Il démonte ainsi les ressorts de cette dramaturgie fondée sur l'identification

et l'incertitude, composantes fondamentales du sport, et plus généralement du jeu. Pourtant, le football télévisé est aujourd'hui banalisé par une diffusion massive de programmes qui lui sont consacrés. En 1984, avec l'arrivée de la chaîne cryptée Canal+ dans le paysage audiovisuel français, ce sont des doses massives de matches qui sont proposées au public. Ces trop nombreuses perfusions ont contribué à transformer le spectacle sportif en « sport-spectacle ». Dès lors, l'importance des enjeux économiques sous-jacents à ces cérémonies ont amplifié les moyens mis en œuvre pour offrir au téléspectateur un plaisir total, quitte à « bouleverser la vision du match » (p. 47) et à mélanger temps et genres dans une logique accumulative. En contrôlant sa diffusion par des faux directs, des ralentis, des statistiques et des publicités, la télévision joue sur la temporalité du jeu et met en avant sa puissance technologique dans une réflexivité diffuse.

Dorénavant, le petit écran place les acteurs du match sous sa loupe grossissante : de l'invasion des vestiaires par les caméras à l'intégration des normes télévisuelles par les acteurs du football, c'est à un feuilleton quotidien qu'assiste le téléspectateur. Ce dernier est au cœur d'un dispositif qui l'invite à participer à distance (par sms, téléphone ou l'internet). La télévision déroule aujourd'hui sous ses yeux un « carnaval psychologique » (p. 76) où l'émotion est totalement construite. Mais, au-delà de ce spectacle factice, l'auteur dénonce le rôle d'arbitrage que la télévision assume de plus en plus dans le match.

Désormais dépendants du réalisateur et des images, les commentateurs, avec l'intrusion massive du ralenti, sont devenus de véritables procureurs instruisant le match. Quant à ceux qui commentent l'après-match, ils initient davantage de polémiques que d'expertises sur les plateaux de télévision. Cette dernière devient donc une sorte de Grand Inquisiteur, démultipliant les angles de prise de vue pour nourrir le mythe du téléspectateur expert. Jacques Blociszewski dénonce avec force cette volonté de tout contrôler qui va l'encontre du principe même de jeu. En effet, l'acte de jouer va de pair avec l'erreur et une certaine marge d'indétermination. Ainsi comprend-on combien cette volonté de cerner le terrain par les caméras répond à un désir très moderne de « surveillance panoptique » (p. 125). Mais les conséquences éthiques de cette réduction de la réalité au visible sont édifiantes...

Cette tendance se cristallise notamment dans la question du vidéo-arbitrage. L'auteur est résolument contre ce qu'il appelle un « mirage » (p. 138) qui contribue à faire disparaître « toute forme ludique dans le sport » (p. 150), d'autant que les joueurs ont eux aussi intégré les normes télévisuelles. Il multiplie les exemples qui illustrent les limites de l'arbitrage vidéo, allant jusqu'au cas extrême de l'arbitre Bryon Moreno, injustement fustigé par le public à l'issue d'un match Corée du Sud-Italie en huitièmes de finale de la Coupe du Monde 2002, et devenu l'objet d'une si forte violence que la FIFA, sous la pression de l'opinion publique, a dû diligenter une enquête qui mena à sa démission.

Si les exemples sont parlants et les arguments forts, on regrette que l'auteur n'entame pas une réflexion sur la notion de jeu qu'au onzième chapitre. D'autant que la définition qu'il en propose, héritée de l'anthropologue Roger Caillois, reste relativement superficielle. Cette lacune n'entame en rien la précision de l'analyse qui s'ensuit sur la question du hors-jeu, l'une des règles les plus complexes de ce sport, que la télévision tente aujourd'hui de juger, se substituant ainsi à l'arbitre-assistant tout en laissant « ce dernier assumer les suites de l'erreur que la réalisation aura cru démontrer » (p. 190) ! Avec le cas Zidane et son expulsion lors de la finale de la Coupe du Monde 2006, Jacques Blociswesi révèle les multiples facettes de ce glissement du sport vers le procès footballistique. Enfin, la domination du match par la télévision atteint son paroxysme avec l'invasion des stades par des écrans géants qui viennent se substituer à la vision directe du match, tout en accentuant la pression sur les arbitres désormais scrutés par un œil géant : « Le stade devient donc toujours plus ce studio de télévision à ciel ouvert où ce qui est filmé peut être vu quasi simultanément par le public » (p. 238).

Les intérêts économiques qui gouvernent le football font régner une idéologie « débouchant sur des utilisations abusives de l'image » (p. 243). On comprend pourquoi l'auteur revient en conclusion sur ce qui lie aujourd'hui ce sport-spectacle à l'information télévisée qui, elle aussi, se mélange à la publicité, au spectacle et à diverses formes de procès. Le match de football télévisé est donc bel et bien ce laboratoire technologique qui permet d'éclairer sous un jour nouveau les autres études qui se penchent sur ces objets plus

« nobles » que sont les journaux d'information. De la même façon, le rapprochement entre cette « surestimation des vertus de l'image » (p. 247) dans le match de football et le foisonnement des émissions de télé-réalité est frappant. L'analyste prouve, non sans quelques redites, que cette « extrême médiatisation se fait également au détriment de la médiation » (p. 248). Le match de football télévisé s'ouvre donc à une réflexion esthétique et critique nécessaire au développement de l'esprit citoyen. C'est pourquoi Jacques Blociswesi souligne en conclusion l'importance d'une véritable éducation visuelle face à ces nouveaux enjeux qui conditionnent notre rapport à la petite lucarne.

Laurence Leveueur

CEISME, université Sorbonne Nouvelle Paris 3
lleveueur@free.fr

Jean-Marie CHARON, *Les journalistes et leur public : le grand malentendu.*

Paris, Clemi/Vuibert/INA, coll. Comprendre les médias, 2007, 245 p.

Jean-Marie Charon propose un ouvrage dans lequel il dresse le constat d'un véritable malentendu entre public et journalistes. Alors que le public plaide pour une information « zéro défaut », les professionnels de l'information se défendent en disant qu'ils produisent la meilleure information qui soit avec les moyens dont ils disposent. Pour le public, les médias sont censés produire des « connaissances » et ces derniers sont en partie responsables. En effet, les médias ont fait une multitude des promesses de performance et de qualité qu'ils n'ont pas tenues. Les erreurs recensées par les spécialistes et le public en sont la preuve. Ainsi, organisé en 11 chapitres, le livre commence-t-il par dresser l'inventaire des critiques faites aux journalistes et par retracer la crise de confiance qui en résulte. Pour cela, Jean-Marie Charon cite les résultats des sondages et baromètres menés depuis les années 80. Puis, il expose les principales réponses données par les journalistes, ainsi que les initiatives prises pour améliorer la qualité informative. Certes, cette démarche n'est pas nouvelle. D'autres sociologues du journalisme – par exemple Cyril Lemieux – ont procédé de manière similaire. En fait, un des principaux apports de l'ouvrage consiste à distinguer la responsabilité individuelle du journaliste de la responsabilité collective des entreprises médiatiques et de bien préciser